

# Les Ténèbres d'Orcus

K. BELLATRIX

Les Ténèbres d'Orcus

## THRILLER

# Les Ténèbres d'Orcus

Illustrations couverture : OneWithNaturePhotos

ISBN papier Bookelis 979-10-359-4086-7

Dépôt légal : juillet 2020

Achevé d'imprimer en France

*Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

# Les Ténèbres d'Orcus

*À mon K*

## Les Ténèbres d'Orcus

## Prologue

Dimanche 27 novembre.

D'un revers de manche furtif, Chevrillon s'assure qu'il n'est pas en retard. Le cadran de sa montre brille sous la lumière du lampadaire. Il sent qu'il doit faire vite. Il accélère sa foulée puis quitte le trottoir pour traverser la chaussée détrempée. Une soupe de neige fondue noirâtre gicle à chacun de ses pas. Le klaxon d'un camion lui cisaille les oreilles, il n'a pas fait l'effort d'emprunter le passage piéton.

Une fois ses chaussures déposées sur le paillason, il se précipite dans le salon, la télécommande à la main. Il lâche un soupir de soulagement, le match n'a pas encore débuté. Le présentateur ne lésine pas sur les superlatifs, la confrontation du siècle, du jamais vu. Tous les ingrédients sont réunis pour ce choc des titans. Ce combat de MMA<sup>1</sup>, il l'attend depuis sa programmation il y a neuf mois. Son champion reste le favori bien que les bookmakers envisagent aujourd'hui une opposition plus équilibrée. Pour certains, même, la défaite est possible. Les yeux rivés sur l'écran, il se saisit d'une bière dans le réfrigérateur et rejoint son canapé. Il n'espère plus qu'une chose : que ce match tienne toutes ses promesses, des coups, de la sueur et du sang, mais surtout que son champion n'écrase pas son adversaire trop rapidement. La cloche retentit, les athlètes se font face, le

---

<sup>1</sup> Mixed Martial Art

premier assaut est lancé, Chevrillon s'identifie à son poulain, il va lutter à ses côtés.

Absorbé par la violence de l'engagement, Chevrillon n'entend pas son téléphone fredonner sur la table basse, tout comme on se refuse à entendre la sonnerie du réveil que l'on intègre à son rêve, sensation brumeuse et désagréable que l'inconscient refoule. Mais l'appel est tenace, il doit se libérer de cet importun sous peine de passer à côté de son match. Il coupe le son. Les yeux rivés sur l'écran, il décroche et lâche un « Ouais » qui invite son interlocuteur à écourter son appel.

Figé, il écoute, les mots se bousculent dans sa tête : meurtre, forêt, se rendre sur place. Il raccroche, abasourdi par ce qu'il vient d'entendre. Son champion est en train de perdre le combat, mais Chevrillon a déserté la scène.

La découverte d'un cadavre dans la forêt de Rillon-en-Montagne lui renvoie un flot de souvenirs d'enfance. Un léger tremblement parcourt ses membres, un sentiment étrange d'inquiétude et d'aversion le submerge. Il pense à la nuit qu'il va devoir passer, dans un bois étouffé par une neige collante, à la recherche d'indices.

Cette ruralité, il la hait autant qu'elle fait partie de sa vie. Un membre dont il aimerait être amputé, une fondation instable sur laquelle il vacille à chaque fois que ses pensées le ramènent à elle.

- 1 -

Les cloches de Rillon sonnent au loin. Il est 19 heures. Une nuit sans lune s'est déjà installée dans cette campagne vallonnée à l'aspect si paisible. D'ailleurs, pour le citadin, la campagne ne représente-t-elle pas la quiétude, la promesse d'une vie tranquille ? Les bourrasques de vent se mêlent au chant des carillons. Puis, c'est au tour du grésil de faire son entrée. Ses minuscules globules de glace se faufilent entre les branches comme des motards qui slaloment. Quelques-uns terminent leur course folle sur le visage de Sylvain Chevrillon. Ils piquent, c'est douloureux. Alors régulièrement, d'un revers de main, il s'essuie les paupières. Mais la magie opère. Un phénomène physique rare dans notre immense univers. Au contact de sa peau, les grains de glace se transforment en eau, ruissellent sur son visage pour disparaître dans le cou du gendarme.

Serait-ce un don de Dieu ? Pourtant, ici, au milieu de ce bois isolé, loin de tout, dans une boue froide et collante, le gendarme partage le même sentiment. Si Dieu a créé les différents états de l'eau, alors c'est l'œuvre du Diable qui leur fait face.

Chevrillon remonte le col de son manteau. Les projecteurs crachent une lumière crue sur le cadavre. La mise en scène est parfaite. De l'art macabre tout droit sorti d'un esprit dérangé. C'est ce que pense le gendarme. Un expert psychiatre y verrait peut-être le travail d'un pervers narcissique, mais pas vraiment

d'un malade mental. La médecine a ses mystères qu'il vaut mieux ne pas sonder, de peur de s'y perdre.

La bâche qui protège les lieux des intempéries claque à chaque bourrasque. Les Techniciens en Identification Criminelle (« TIC ») travaillent avec méthode et sang-froid. Mais c'est long pour ce militaire pourtant aguerri aux scènes de crime. Beaucoup trop long. Il aimerait s'approcher du corps, voir par lui-même, sentir la mort pour mieux s'en imprégner. Il a hâte de traquer l'aliéné qui a sévi sur ce site chargé d'intensité. Seulement, plusieurs heures se sont déjà écoulées depuis leur arrivée. L'assassin est maintenant chez lui. Au chaud. Les préliminaires, indispensables, sont interminables. Et pourtant, Chevrillon le sait : sans leur travail, même le meilleur des limiers reste un vulgaire sac à puces. Alors, il faut patienter. Difficile, mais chacun à sa place.

Au milieu de cette fourmilière bien orchestrée, toutes les traces ont été minutieusement recherchées, sur un large périmètre autour du corps, dans la végétation environnante et sur les voies d'accès au carnage. Les gendarmes du peloton de surveillance et d'intervention ont terminé leur ratissage. Ils ont fini par trouver des empreintes qui s'éloignent du corps. Des chaussures de randonneurs ? À vérifier. Une seule personne en plus de la victime, c'est sûr. Les TIC vont s'occuper de l'analyse. À proximité de la scène, le matériel de prélèvement est entreposé dans un abri gonflable.

Les flashes de l'appareil photo crépitent dans tous les sens. Chevrillon cligne des yeux. Au milieu de l'obscurité environnante, ses pupilles sont en surchauffe.



Vêtus de leur combinaison blanche à capuche, avec gants et sur-chaussures, agressés par le grésil qui refuse leur présence, les techniciens ont la lourde tâche d'apporter les éléments cruciaux à la progression de l'enquête.

À cette impression d'éternité s'ajoute la frustration de Chevrillon. Il n'aura la souveraineté des lieux qu'à partir du moment où ils auront terminé. Tenu à l'écart de son cadavre, il fixe le cordon plastique de couleur jaune, aux inscriptions caractéristiques : « zone interdite ».

Alors il piétine pour ne pas laisser le froid s'agripper à ses jambes. Son pantalon est trempé. Il a la sensation que des milliers d'aiguilles lui lacèrent la peau. La forêt, l'humidité et cette vallée étouffante ne lui disent rien qui vaille. Les cadavres, c'est son domaine. Mais ces arbres recouverts de mousse qui dansent autour de lui, filent la chair de poule. Il se retourne, cherche à distinguer une forme, une présence. Le minéral et le végétal le cernent et font bloc. En tournant autour du corps, il manque de chuter. Sa main se pose sur des ronces.

— Eh merde !

Il regarde ses doigts puis lâche :

— Vous en avez encore pour longtemps ?

Laura, une technicienne, se redresse et, sous le masque qui lui cache partiellement le visage, se devine un sourire. Mais elle ne répond pas, son regard suffit. Les chaussures de ville de Chevrillon sont crottées de boue, ainsi que le bas de son pantalon. Il frotte ses mains, sort un mouchoir en papier et tente d'essuyer la terre. Une fine épine s'est enfoncée dans la paume de sa main. Minuscule et pourtant douloureuse. Il cherche la lumière pour apercevoir cette intruse plantée dans sa chair. Il soupire. Déjà

trois interminables heures qu'il est devant ce cadavre mutilé à affronter les morsures de cette tempête. Il s'approche au plus près des techniciens en respectant le périmètre délimité, puis repart dans la direction opposée. Il sautille pour se réchauffer ou s'en donner l'illusion. Sans cesse, son attention se porte bien au-delà de la scène de crime, dans cette obscurité qui l'aspire. Curieusement la forte densité de la végétation lui évoque la gueule d'un prédateur prête à le happer. Alors il observe, scrute à la recherche d'une piste, d'une logique à la violence qu'il s'apprête à vivre. À moins que ce ne soit juste un besoin de se rassurer, et surtout de ne pas tourner le dos à l'insondable. Pour casser son ennui, il consulte son téléphone. À cet instant il n'aspire qu'à une seule chose : rentrer chez lui et retrouver le confort de son appartement. Après une douche, il jettera ses habits dans la machine à laver pour éliminer tout témoignage de cette soirée. Une fois débarrassé des dernières traces de cette nuit, il pourra replonger dans l'agitation urbaine, ses codes, les lampadaires, le bruit des moteurs et l'odeur âcre des pots d'échappement pour oublier cette maudite campagne, son silence et son obscurité aussi impénétrables qu'inquiétants.

Il porte une cigarette à sa bouche, se tourne dans tous les sens pour faire obstacle au vent, mais la flamme du briquet ne peut pas lutter. Alors il ouvre son manteau, baisse la tête et, enfin, le feu lèche le tabac. Il inspire profondément, le rouge incandescent brille, un léger crépitement familier se fait entendre. Il garde la fumée dans ses poumons quelques secondes, puis souffle un nuage bleu-gris. Que c'est bon !

— C'est terminé pour nous, s'exclame Laura.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Pas grand-chose. On verra ce que donneront les prélèvements. La pluie a quasiment tout lavé. Je suppose que tu souhaites revoir une dernière fois le cadavre avant qu'il ne soit emmené par les pompes funèbres ? Sûr que tu le reverras à l'examen par le légiste, mais rendu tout propre, ce ne sera pas la même chose. Ah, seule obligation pour ça : la tenue de soirée, hein ?

Equippé de l'habit de « lapin blanc », Chevrillon peut enfin accéder à la scène de crime.

— Sylvain, la cigarette : interdite !

Chevrillon s'écarte d'une dizaine de mètres et écrase sa cigarette contre un arbre. Puis il s'approche du cadavre.

Il a déjà pu l'observer de loin quand les techniciens procédaient aux prélèvements. L'homme qui gît à ses pieds est de corpulence et de taille moyennes. Pieds nus, et habillé d'un bas de pyjama bleu clair. L'officier examine le torse musclé de la victime. Une personne rompue au travail physique. Chevrillon s'accroupit, ce qu'il cherche à cet instant, ce sont des détails, des marques particulières. Le corps éviscéré laisse apparaître un trou béant dans lequel la tête a été déposée. Le regard figé renvoie à son observateur le supplice enduré. Le gendarme pivote pour mieux observer les traits de son visage. Il estime son âge entre trente et quarante ans. Mais il n'en est pas du tout certain. Sous ce nouvel angle, la pluie et la lumière des projecteurs rendent son regard brillant, pénétrant serait même presque le terme approprié. La bouche est cousue avec du fil de fer. Chevrillon se redresse sans pouvoir se libérer de cet envoûtement morbide. Le gendarme se retourne vers la technicienne puis se penche de nouveau pour mieux vérifier son hypothèse.

— Il n'y a pas de sang. Donc, on lui a cousu les lèvres après l'avoir tué ?

Le surplombant, Laura hausse les épaules.

— Difficile à dire avec toute cette pluie. Tu verras ça avec le légiste.

Les mains, figées par la rigidité cadavérique, sont placées autour de la tête. Elles la maintiennent fermement. Ces dernières ont été minutieusement enveloppées dans du papier kraft par les techniciens afin de préserver les indices.

Chevrillon se redresse, pivote sur lui-même.

— Où sont les intestins ?

— Aucune trace ! Au vu de la surface de végétation aplatie tout autour du corps, on suppose que le travail a bien été effectué ici. Mais on n'a rien trouvé d'enthousiasmant. Espérons qu'à l'examen complémentaire des éléments intéressants pourront être révélés !

— Tu crois que ce sont les bestioles qui les ont bouffés ?

— Non, c'est propre aux alentours du cadavre. Il a été vidé ici, et on a emporté ses viscères. On a trouvé quelques projections de sang. Et surtout, des petits fragments de matière organique.

— Au moins, nous sommes certains que c'est un meurtre, raille Chevrillon.

— Exactement. Pour une fois, on n'a pas à se poser de questions quant à la légitimité de l'obstacle médico-légal. Même le plus incompétent des médecins pourra se rendre compte que la notion de décès naturel n'est pas envisageable !

— Qu'est-ce que tu penses de sa décapitation ?

— C'est dégueulasse.

— Non, ça je sais. Mais la manière donc on lui a coupé la tête ? C'est propre.

— Il faut que tu voies tout cela avec le légiste.

— Désolé, mais je ne peux pas le sentir, et c'est largement réciproque. Alors je me contenterai de lire son compte rendu. Tu peux quand même me dire si on lui a coupé la tête à la hache ou avec autre chose ?

— C'est net. Le couteau est passé entre les vertèbres, il a fait sauter les ligaments qui les maintenaient, et après il ne lui restait plus qu'à couper les chairs.

— Ok. Et c'est pareil pour le bide ?

— J'en ai bien peur.

Chevrillon promène son regard autour de la victime pendant que sa collègue lui donne son avis. Il comprend que l'assassin est organisé, froid et surtout déterminé. Un défi à sa hauteur. Il n'en doute pas, il l'aura, quelles que soient sa maîtrise et ses précautions. Les techniciens sont en train de ranger leur matériel quand le médecin arrive. D'un simple coup d'œil, l'enquêteur remarque la mauvaise humeur du toubib. Inutile de perdre son temps. Il n'a plus rien à faire ici, dans ce milieu hostile. Bien choisi par l'assassin. Ici, les vivants se sentent mal.

Avec sa lampe torche, il éclaire le sentier qui le ramène sur la route. Mais le terrain ne l'entend pas ainsi. Il glisse sur les pierres. La boue aspire ses chaussures, chaque pas est un effort. Les rafales de vent le déséquilibrent. Penché en avant, il a l'impression de gravir une montagne, pourtant le chemin n'est que légèrement montant. De nouveau, le grésil s'invite avec un zèle insoutenable.

Arrivé à sa voiture, Chevrillon frotte ses chaussures contre l'herbe mais la terre est tenace, possessive. Elle l'accompagnera tout au long de son enquête. Il comprend alors qu'il devra l'accepter. Il pourra la piétiner mais devra toujours la respecter. La campagne a ses dangers, et ses habitants observent, agissant sans bruit ni extravagance. Le silence de la forêt n'est qu'apparence. Un peu plus haut, au village, derrière les volets clos ou les rideaux tirés, les yeux s'agitent.

Le souffle court et transi par le froid, le gendarme s'installe derrière son volant. Immédiatement, la buée envahit le pare-brise et rend l'habitable oppressant. La ventilation poussée au maximum, il sort son téléphone de sa poche. Il appelle son assistant, Arango.

— Rubio, excuse-moi de te déranger à cette heure.

— C'est bon, je t'écoute.

— Je peux passer te chercher demain, vers 8 heures ?

— Attends, je vais demander à Horia si elle peut déposer les enfants à ma place.

Chevrillon entend les rires et les cris des enfants. La seule idée d'être père et de tout sacrifier pour de petits êtres sans en espérer la moindre reconnaissance le glace. Sa liberté n'a pas de prix. Pouvoir aller où bon lui semble, sortir, inviter une femme dans son lit, picoler à en vomir, découcher et se lever à 14 heures, c'est ça pour lui la vie. Alors, devoir demander l'autorisation d'aller au boulot plus tôt est incompréhensible pour lui. Comment peut-on se mettre ce genre de boulet à la cheville ?

— Huit heures, c'est ok. Qu'est-ce que ça a donné à Rillon ?

— Ce n'était pas beau. Je te raconterai...

Chevrillon interrompt brutalement sa phrase. Il se penche en avant vers le pare-brise, efface la buée avec sa main et plisse les paupières. Une forme au loin se faufile entre les arbres.

— Sylvain ? Un souci ?

— Je ne sais pas. Ma vue me joue des tours. J'ai cru voir un...

Chevrillon actionne ses feux de route. Le faisceau de lumière se projette plus intensément devant son véhicule. Les arbustes se tordent sous la force du vent. Une masse sombre s'éclipse derrière un fourré.

— Attends Rubio, je te rappelle.

Chevrillon pousse violemment la portière de sa voiture avec son pied et sort son arme. La fine grêle lui fouette le visage et l'empêche de voir. Il court jusqu'au bosquet, braque son arme. Rien. Le souffle du vent frappe ses oreilles. Impossible d'entendre quoi que ce soit.

— Qui est là ? !

Il tourne sur lui-même. Les phares de son véhicule l'éblouissent. D'un geste défensif, il se protège les yeux. Sur sa droite, à nouveau, une forme massive et voûtée disparaît dans l'obscurité.

— Eh ! Toi !

Mais la chose ne ralentit pas. Il se précipite derrière. Trop rapide pour lui. Chevrillon jure face à sa frustration. Qu'est-ce que c'était ? Un sanglier, la bête du Gévaudan ? Bien rapide pour être humaine.

Il s'installe dans sa voiture, verrouille les portières et démarre. Il scrute les alentours, le long de la lisière de la forêt, puis les champs qui bordent la route. Aucune forme en mouvement. Le

## Les Ténèbres d'Orcus

vent se calme. Dans l'habitable, le silence règne. Chevrillon tape un texto pour Arango : À demain, 8 heures.





\*\*\*

Sur l'autoroute A38, la circulation est fluide. Arrivé aux portes de Dijon, Chevrillon évite le centre-ville pour un fast-food en périphérie. Le drive est le moyen le plus rapide pour se remplir le ventre. Et l'attente est courte.

Enfin il peut apprécier le confort de son appartement. Il jette son sac sur la table basse, sort une bière du réfrigérateur et s'installe sur son canapé. Les titres de sa playlist défilent sur son écran, son choix s'arrête sur un film d'action. Il lit rapidement le synopsis : rien d'original. Un groupe de mercenaires bodybuilders est engagé afin de libérer des otages. Il hésite. Ce soir, il a soif de violence, il sent un besoin irrépressible d'évacuer cette nausée qui l'opprime. Il regardera à nouveau un combat de MMA. Rien de tel pour se libérer l'esprit. Les hamburgers pèsent sur son estomac. La deuxième bière a du mal à descendre. Quelque chose ne va pas. Le match ne l'intéresse pas. Habituellement, Chevrillon s'agite sur son canapé, esquive et frappe à son tour. Sa droite est explosive, son jeu de jambes aérien. Il se lève et laisse échapper un rot. Une remontée acide lui brûle la gorge. Il grimace et porte la main sur son ventre. Il fait froid et pourtant, il a besoin d'air.

Il sort sur sa terrasse et s'appuie sur la rambarde. Il respire à pleins poumons. Une file incessante de véhicules passe sous ses yeux, les projections d'eau crépitent doucement sur le bitume. Enfin, il retrouve l'environnement qu'il maîtrise, avec ses codes et sa délinquance. Puis sa pensée le ramène à Rillon-en-Montagne.

Une sensation d'inconfort le tenaille. Bien que la mise en scène soit très sordide, les images imprimées dans son esprit le préoccupent peu. Une nouvelle victime passée entre les mains d'un dérangé, rien de plus. Le trépas est pour lui une source de motivation pour traquer un meurtrier. Un gibier tout désigné. Plus il est intelligent et inventif, plus Chevrillon s'investit. En redoutable pisteur, il reconfigure sa vision du territoire à l'aune de celui qu'il poursuit. Le caméléon qu'il est adopte les habitudes de sa proie, pense comme lui, bouge comme lui, l'attire dans sa toile puis le saisit. Les chélicères plantées dans la viande, il injecte son venin, à l'instar des araignées.

La chair de poule le saisit. Un éclair jaillit dans sa tête. Et si ce n'était pas un être humain qui avait fait cela ? Un Frankenstein né de l'accouplement entre un homme et une bête. Une créature petite et trapue, forte comme un ours et rapide comme un renard.

Décidément, la deuxième bière ne passe pas.

- 2 -

Lundi 28 novembre, 07 h 00.

Chevrillon a mal dormi. Une nuit agitée, ponctuée de réveils réguliers lui laisse une sensation désagréable. Il ne souffre d'aucune douleur. Pourtant, assis face à sa tasse de café noir, il a du mal à relever la tête. Ce meurtre sordide à Rillon le préoccupe de manière anormale. Il revisite sa journée de dimanche dans cette campagne inhospitalière, froide et distante. Un rictus fugace se dessine sur ses lèvres. Les campagnards sont eux aussi capables de tuer avec bestialité. Les banlieues n'en ont pas l'apanage.

À chaque gorgée de café, il grimace. D'un geste, il pousse sa tasse. Son esprit le ramène inexorablement à cette forme qui jouait à cache-cache avec lui. Il est persuadé qu'elle se trouvait bien derrière le bosquet. Comment avait-elle pu disparaître aussi rapidement ? Il jette un coup d'œil à sa montre. Le temps file, il doit aller chercher son collègue. Avant de partir, il passe devant le miroir, porte une cigarette à sa bouche, enfle sa veste, claque la porte et dévale les escaliers.

— Bonjour Horia. Comment vas-tu ?

— J'aurais préféré que tu ne me voles pas mon mari si tôt aujourd'hui.

— Désolé, il faut résoudre rapidement une affaire.

— Ne te moque pas de moi.

— Non, je t'assure. La presse va se mettre sur notre dos. Et tu connais la pression qui va suivre. Mais tu noteras qu'hier je suis allé à Rillon tout seul. Je vous ai laissé en famille cette fois-ci.

À ce moment-là, Rubio apparaît et se place derrière son épouse, toujours dans l'encadrement de la porte d'entrée.

— Bonjour Sylvain, entre ! Un café avant d'y aller ?

— Sans façon. Je préfère qu'on parte maintenant. On a du taf. Et puis, j'ai encore le Mc Do d'hier soir sur l'estomac.

— Plutôt les bières, non ?

— Si seulement, je saurais au moins ce qu'il m'arrive. Et aussi, il faut que je sois à l'institut médico-légal à 14 heures pour l'autopsie. De ton côté, tu pourras bosser à la section de recherches pour qu'on en sache un peu plus sur la victime : Paul Pinçon. On a rendez-vous avec le maire à 8 heures et on est déjà en retard.

Rubio embrasse sa femme et s'engouffre dans la voiture.

— Ah et j'oubliais. La victime est le frère du maire.

Le véhicule des deux gendarmes s'engage sur la bretelle d'autoroute. Environ 55 kilomètres pour rejoindre Rillon-en-Montagne. La route commence par longer le canal de Bourgogne puis elle serpente légèrement entre les reliefs. Le brouillard les enveloppe, la visibilité est réduite. Impossible d'apercevoir quoi que ce soit à plus de vingt mètres.

— Tu connais un peu ce secteur ? demande Chevrillon.

— Non, j'y suis déjà passé quelques fois pour aller à Paris. Mais je ne me suis jamais arrêté. Tu m'as dit que le cadavre se trouvait dans un endroit inaccessible. Alors, qui a trouvé le corps ?

— Des chasseurs. Un traqueur plus exactement. Je te ne dis pas la tête qu'il faisait.

Le ton moqueur de Chevrillon est sans équivoque. Rubio tourne la tête et sourit.

— Il a eu la trouille ?

— Oui, ça fait le malin à égorger des sangliers mais cette fois-ci, c'est un des leurs qui s'est fait saigner. L'esprit des cochons noirs a frappé ! Et il n'y est pas allé de main morte.

— Oui, c'est ce que j'ai cru comprendre dans ton texto. Tu as une piste, l'idée d'un mobile ?

— Rien, c'est flou, comme ce brouillard. Tiens, regarde les photos, l'appareil est derrière.

L'adjudant-chef Arango fait défiler les photos du corps. Il zoome et retourne sur la photo précédente.

— On lui a cousu la bouche avec quoi ?

— Avec du fil de fer, à l'ancienne. J'attends beaucoup de l'autopsie. Il semble que les découpes soient propres. Je parie que c'est une querelle de chasseurs qui a dégénéré. Il n'y a rien qui te surprend ?

— On a un corps décapité, avec la tête déposée dans son abdomen... C'est déjà pas mal... Mais non, rien d'autre.

— Eh bien les viscères. Où sont-ils ? Les techniciens n'ont rien trouvé. Son ventre était vide ! Ce sont certainement les sangliers qui ont tout bouffé pour se venger.

Chevrillon revoit la scène, le grésil lui fouetter les joues et les branches danser sous le hurlement du vent. Les ombres se chevauchant, insaisissables.

— Sérieusement, Rubio. Je me moque complètement qu'on ait vidé ce type de tous ses boyaux, mais je pense plutôt à son auteur.

Sur quoi va-t-on tomber ? Parce que ce que tu vois n'est pas humain.

Chevrillon aperçoit Arango tourner rapidement la tête dans sa direction.

— Pas humain ? Mais tu délires. Il y a forcément une raison ! On commence seulement l'enquête.

— Oui, enfin, je voulais dire que c'est quand même choquant et pas banal, non ?

Leur destination se dessine au loin. La pente est plus raide, la voiture double quelques poids-lourds qui peinent sur la voie « véhicules lents », puis ils quittent la voie rapide pour pénétrer dans une forêt dense. Au bout d'une vingtaine de minutes, ils entrent dans Rillon-en-montagne. La rue principale est déserte. Chevrillon tourne à gauche et se gare devant la maison du maire. Quand ils sortent de la voiture, le brouillard se plaque sur leur peau, l'humidité transperce leurs vêtements. L'officier remonte le col de son blouson, la tête rentrée dans les épaules. Sur les hauteurs du village, le clocher tinte neuf coups. Ce maudit clocher...

Un léger mouvement des rideaux signale que leur hôte les attend. Quelques secondes plus tard, la porte d'entrée s'ouvre. Philippe Pinçon a les yeux rougis, mais tente de faire bonne figure.

— Si cela ne vous dérange pas, nous allons discuter à la mairie. Nous serons plus tranquilles.

— C'est loin ? demande Chevrillon.

D'un signe de la main, le maire désigne le bout de la rue.

— Au croisement, à 400 mètres environ. Vous êtes passés devant hier soir.

Chevrillon ne relève pas.

— Dans ce cas, nous vous emmenons.

Le maire installe les gendarmes dans son bureau. Le mobilier est rustique, les moyens de cette petite commune sont limités. Seul l'ordinateur signale l'époque dans laquelle se déroulent les faits. Sur la table centrale est déposé un plan du cadastre.

— C'est à cet endroit précis que mon frère a été retrouvé.

L'épaisse main du premier magistrat se déploie. Son index se pose sur le papier jauni. Puis il glisse de gauche à droite.

— Voici la D 905. Vous vous êtes garés ici et vous avez emprunté ce chemin en pente qui longe la roche.

Chevrillon fait un geste de la tête.

— La seule chose dont je me souviens, c'est le vacarme du vent et peut-être d'une cascade.

— Exactement, regardez : la cascade se trouve ici. C'est un ruisseau qui est asséché l'été, et l'hiver il est complètement gelé. Cet endroit s'appelle le Bas de Lavaut. C'est très encaissé et difficile d'accès, à cause du relief mais aussi de la végétation.

— C'est-à-dire ? demande Arango.

— Le chemin mène à une forêt qui n'est pas du tout entretenue, jonchée de roches et de ronces. On n'y voit quasiment jamais le soleil. Il n'y a pas de sentier praticable, le sol est glissant et escarpé. Certains endroits sont impénétrables, il y a aussi beaucoup d'aubépines.

Chevrillon relève les yeux de la carte.

— C'est quoi de l'aubépine ?

— C'est un arbuste très épineux et lorsque l'épine se brise dans votre chair, elle est très difficile à retirer.

Les deux gendarmes fixent leur interlocuteur.



— La piqûre est très douloureuse. Souvent un abcès se forme au bout de deux jours. Mais nous, on a l'habitude à la campagne. Et ce sont les meilleurs endroits pour traquer les sangliers. C'est ici qu'il faut aller les débusquer. Parfois, il est impossible de les sortir. On compte sur nos chiens, car les plus hargneux vont quand même les chercher.

Chevrillon est troublé par le récit du maire. Cette digression s'est faite naturellement. Ici, tout ramène à la terre et à la faune. Cet endroit ne lui dit rien qui vaille. Tout lui semble hors d'âge, des primitifs qui vivent avec des sangliers à une heure d'une ville. Cette ville qui lui manque déjà. Comment peut-on vivre dans ces lieux ?

— Qu'est-ce que vous pensez de l'endroit où l'on a découvert le corps ? Je veux dire, au niveau de l'accessibilité. C'est quand même se donner beaucoup de mal pour cacher un cadavre, vous ne trouvez pas ? Excusez ma franchise, mais j'ai vu qu'il y avait une décharge pas très loin de là, où j'ai garé mon véhicule hier soir. On aurait pu y déposer le corps plus facilement. Il aurait glissé jusqu'en bas de la pente et le tour était joué. Cela aurait évité à l'assassin de traîner le cadavre sur des centaines de mètres. C'est curieux, vous ne trouvez pas ?

Arango fixe le maire. Les muscles de sa mâchoire sont tendus, son cou de taureau se colore. Pendant que Chevrillon parle, il imagine son frère se faire traîner hors du coffre et jeter au milieu des immondices et de la puanteur. Puis, le regard de l'adjudant-chef se pose sur les mains calleuses de Pinçon, grosses comme des battoirs. D'un seul geste, il peut briser le maxillaire de l'officier. Son regard devient vitreux, les larmes apparaissent.

Sentant l'émotion submerger le frère du défunt, Arango l'interpelle sans attendre sa réponse.

— Nous avons conscience que c'est très difficile pour vous, mais nous aimerions connaître votre avis sur le choix du lieu. Est-ce que c'est un endroit symbolique pour votre village ? Y-a-t-il une stèle par exemple ?

— Non, rien du tout. Des arbres, des cailloux et des épines. Rien d'autre n'y pousse. Personne ne fréquente cet endroit. Il n'y a que les traqueurs pour s'y aventurer. Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais vous dire de plus.

— Ce qui laisse à penser qu'il faut être du coin pour connaître la zone ? demande Chevrillon.

— De quel coin parlez-vous ? s'enquiert le maire.

— On veut juste savoir si c'est un lieu qui est uniquement fréquenté par les chasseurs ? intervient Arango.

— C'est un terrain peu accessible, isolé, alors il faut avoir une très bonne raison pour s'y aventurer.

— Vous avez encore un moment pour nous accompagner au Bas de Lavaut ?

Chevrillon reconnaît difficilement la route qu'il a empruntée la veille au soir. Cette fois-ci, les formes sont figées par le brouillard. Immobile et silencieuse, la forêt accueille ses invités avec humilité. Ou peut-être le laisse-t-elle croire. Le maire ouvre la voie. Chevrillon entend le bruit de la cascade, puis l'aperçoit enfin sur sa gauche. Vive et violente, l'eau dévale la chute pour s'écraser sur les rochers. Des frênes étirent leurs longs troncs pour capter la lumière. La mousse y a installé son quartier général. Les pas sont amortis par le sol meuble. Les bruits sont étouffés. L'air est froid et saturé d'humidité. Difficile de respirer